

Les hiéroglyphes phonétiques, une écriture semi-alphabétique, une découverte de Champollion en 1822

<http://michel.delord.free.fr/champollion1822.pdf>

Le 27 septembre 1822, il écrit la *Lettre à M. Dacier*¹ dans laquelle il fait part de sa découverte d'un système de déchiffrement des hiéroglyphes phonétiques : « C'est un système complexe, une écriture tout à la fois figurative, symbolique et phonétique, dans un même texte, une même phrase, je dirais presque dans un même mot. »

Champollion avait montré, dans le mémoire sur l'écriture hiératique ou sacerdotale, et dans celui sur l'écriture démotique ou populaire, « que ces deux espèces d'écriture sont, l'une et l'autre, non pas alphabétiques, ainsi qu'on l'avait pensé si généralement, mais idéographiques, comme les hiéroglyphes mêmes, c'est-à-dire peignant les idées et non les sons d'une langue. » (*Op. cit.*, p. 1).

Mais les écritures égyptiennes ne sont pas toutes entièrement idéographiques, comme ces précédentes études parues un peu plus tôt pouvaient le laisser penser. Champollion a découvert que l'écriture hiéroglyphique consiste aussi en une combinaison de signes idéographiques et de signes phonétiques codant les consonnes. Par exemple, Ramsès s'écrit avec le signe solaire de Râ (Rê), un autre signe codant M et deux S : RÂMSS. Même chose pour Thoutmôsis qui s'écrit avec le signe du dieu Thôt, et encore une fois MSS.



Source des illustrations : http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Fran%C3%A7ois_Champollion

Quant à l'ensemble du système d'écriture phonétique égyptienne (et nous comprenons à-la-fois sous cette dénomination l'écriture phonétique populaire et l'écriture phonétique hiéroglyphique), il est incontestable que ce système n'est point une écriture purement *alphabétique*, si l'on doit entendre en effet par *alphabétique* une écriture représentant rigoureusement, et chacun dans leur ordre propre, tous les sons et toutes les *articulations* qui forment les mots d'une langue. Nous voyons, en effet, l'écriture phonétique égyptienne, pour représenter le mot *César*, d'après le génitif grec **ΚΑΙΣΑΡΟΣ**, se contenter souvent d'assembler les signes des consonnes **Κ Σ Ρ Σ**, sans s'inquiéter de la diphtongue **ΑΙ** ni des deux voyelles **Α, Ο** que l'orthographe grecque exige impérieusement, et nous montrer, par exemple, les noms propres ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ, ΒΕΡΕΝΙΚΗ ou plutôt ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ, ΤΡΑΙΑΝΟΣ, etc., transcrits avec toutes leurs consonnes, il est vrai, mais perdant la plus grande partie de leurs voyelles : ΑΛΚΣΑΝΔΡΣ, ΒΡΝΗΚΣ, ΤΡΗΝΣ. On peut donc assimiler l'écriture phonétique égyptienne, à celle des anciens Phéniciens, aux écritures dites hébraïque, syriaque, samaritaine, à l'arabe cufique², et à l'arabe actuel ; écritures que l'on pourrait nommer *semi-alphabétiques* parce qu'elles n'offrent, en quelque sorte, à l'œil que le squelette seul des mots, les consonnes et les voyelles longues, laissant à la science du lecteur le soin de suppléer les voyelles brèves.

Op. cit., pages 33-34.

Pour ceux qui ne peuvent lire les lettres grecques, je retranscris le passage concerné dans notre alphabet latin :

Nous voyons, en effet, l'écriture phonétique égyptienne, pour représenter le mot *César*, d'après le génitif grec **ΚΑΙΣΑΡΟΣ** se contenter souvent d'assembler les signes des consonnes **ΚΣΡΣ**, sans s'inquiéter de la diphtongue **ΑΙ** ni des deux voyelles **Α, Ο** que l'orthographe grecque exige impérieusement, et nous montrer, par exemple, les noms propres **ALEXANDROS, BERENICE** ou plutôt **BERENICES, TRAJANOS** etc., transcrits avec toutes leurs consonnes, il est vrai, mais perdant la plus grande partie de leurs voyelles : **ALKSANDRS, BRNEKS, TRENS**.

Autrement dit, dans toutes les langues non alphabétiques du Proche Orient sémitique - arabe, hébreu, syriaque, samaritain, phénicien -,

ce qui se prononce :	KAISAROS	s'écrit sous la forme :	KSRS
	ALEXANDROS		ALKSANDRS
	BERENICES		BRNECS
	TRAJANOS		TRENS

Cabanac, le 10 janvier 2012

Michel Delord

¹ *Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains*. Paris : Firmin Didot Père et Fils, 1822, 1 vol. in-4°, 52 p. et 4 pl. dépliantes. Rééd. : Paris : P. Geuthner, 1922. Introduction de Henri Sottas.

Rééd. : Aalen : O. Zeller Verlagsbuchhandlung, 1962. Préface de Hans-Wolfgang Müller.

Rééd. : Saint-Clément La Rivière : Fontfroide (« Fata Morgana »), 1989, 82 p. Suivi de « La bataille des hiéroglyphes » par Jean-Claude Goyon.

L'intégralité du livre est disponible sur le site Gallica-BNF à l'adresse suivante : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k396352.f=langFR>

² On dit aussi *coufique* : désigne l'écriture arabe *ancienne*, c'est-à-dire d'avant le IV^{ème} siècle de l'hégire, écriture notamment sans points diacritiques.